

UNE SAISON EN FRANCE
de M-S Haroun (2017)

Mardi 29 janvier à 20h30
En présence du réalisateur



SANS LAISSER DE TRACE

C'est la première fois que le réalisateur tchadien Mahamat-Saleh Haroun, avec *Une saison en France*, tourne hors d'Afrique. Ses précédents films, comme les très bons *Daratt* ou *Un homme qui crie*, traitaient sur place des conséquences ou des menaces de la guerre. Cette fois-ci, comme le commente le cinéaste, *Une saison en France* «questionne la mémoire de l'exil qui se fabrique ici». Mais là encore, la tension du film naît d'une menace qui la plupart du temps reste hors du cadre, insaisissable. La guerre semble à la fois lointaine et si proche dans *Un homme qui crie*. La vie sur place et la menace de l'expulsion dans *Une saison en France* se mêlent tandis que l'administration demeure invisible. Le film questionne la nature de ce que l'on voit dès le départ, avec cette image de fantôme qui reviendra pendant le film. Fantôme peut-être, ou bien souvenir. Mais le fantastique semble parfois s'inviter le temps d'une berceuse, dans ce décor de banlieue, ses grandes tours, son paysage industriel - au bord de la grande ville mais pas en son centre.

Une saison en France parle du traumatisme qui pèse sur les personnages, et de celui qui se crée devant nos yeux. Haroun capture un sentiment d'urgence et de précarité alors que son traitement est généralement assez doux. Il y a un poignant humanisme dans ce film qui n'édulcore pas la tragédie en marche. Le dénouement, lui aussi fantomatique, fait l'amer constat du sort réservé à ceux dont on attend qu'ils ne laissent pas de trace - alors le réalisateur les fait vivre à l'écran, les incarne et leur donne un visage.

par Nicolas Bardot

<http://www.filmdeculte.com/cinema/film/Une-saison-en-France-6739.html>



Ils ont fui la guerre civile qui déchire la République centrafricaine et sont en France. Pour raconter la nouvelle vie de ces exilés, le Tchadien Mahamat-Saleh Haroun n'a pas fait le choix d'un réalisme brut, documentaire. Il s'est armé de délicatesse. Dès l'ouverture, le père, Abbas, et sa fille, Asma, réunis dans un moment de tendresse, sont filmés avec une superbe douceur. Mais la chanson qu'ils fredonnent ensemble, seule la mère savait bien la chanter. Et elle est morte dans les combats.

Sous l'apparence d'une vie apaisée, reconstruite dans la banlieue de Paris, la douleur perce. Le bel appartement où vivent Abbas et ses deux enfants donne un sentiment de sécurité ? Il faut le quitter, s'entasser dans un studio rudimentaire, avant d'en être chassés... Il n'y aurait donc aucune place nulle part pour ceux qui ont perdu la leur ? Cette perspective d'un rejet total hante le film comme une réalité dont personne ne veut porter la responsabilité, et que personne ne veut voir.

A ces personnages livrés à la lâcheté d'un monde qui les repousse dans l'invisibilité, le réalisateur donne une impressionnante noblesse : la dignité qu'il leur confère souligne l'indignité du sort auquel ils sont abandonnés. Comme *Un homme qui crie* (2010), *Une saison en France* émeut pour mieux inviter à la réflexion.

Ici, le regard de Sandrine Bonnaire, qui joue l'amie d'Abbas, reflète admirablement le souci de l'autre, mais aussi la solitude poignante de celle qui comprend l'injustice, à côté de laquelle les autres passent sans rien voir.

Par Frédéric Straus

<https://www.telerama.fr/cinema/films/une-saison-en-france,516797.php>

« Une saison en France » : dix mois pour prendre racine

Le cinéaste Mahamat-Saleh Haroun peint avec pudeur les deuils et les espoirs d'un père migrant.

Le nouveau film du Tchadien Mahamat-Saleh Haroun, le premier tourné en France, où le cinéaste a élu domicile, est une œuvre fragile, sur le fil du rasoir, difficile à aborder autrement qu'à travers les fortes tensions qui la sous-tendent. D'abord peut-être parce qu'elle s'attaque à l'un des sujets cruciaux de notre époque, la situation des « migrants », avec le souci de contourner les clichés médiatiques et scénaristiques (misérabilisme, alarmisme, constat d'impuissance) qui ont fini par le recouvrir. Haroun ne se penche pas sur la traversée en elle-même, mais sur le moment d'après, le temps long de la demande d'asile, où l'enracinement sur le territoire est à la fois favorisé par la lenteur du processus administratif et empêché par l'incertitude de ses décisions.

Une saison en France se présente donc comme la chronique d'une famille prise dans ce moment particulier, entre rêves d'installation et délogements précipités. Ayant fui la guerre en Centrafrique, Abbas vit en France, aux portes de Paris, avec ses deux enfants. Si le souvenir de la traversée génère encore son lot de cauchemars (sa femme n'y a pas survécu), l'existence de cet ancien professeur de français semble reprendre son cours : ses enfants vont à l'école, lui travaille sur les marchés et noue une relation amoureuse avec Carole, une maraîchère aux origines polonaises. Mais en dépit de ses démarches auprès des services administratifs, sa régularisation se voit systématiquement retoquée. Abbas court les appartements de banlieue, atterrit entre les mains d'un marchand de sommeil et glisse peu à peu dans la clandestinité. L'exil se perpétue dans cette course interminable.

Le film affiche ainsi un double objectif : montrer, d'une part, les attaches qui se créent presque « naturellement » entre les réfugiés et leur terreau d'accueil ; dénoncer, d'autre part, l'inaïté d'un système administratif qui semble voué à fabriquer des drames humains. Deux projets dont la conjugaison définit l'équilibre précaire de l'ensemble. Haroun se doit, en effet, d'exposer les difficultés que rencontrent les réfugiés en terre étrangère et emprunte, pour cela, le schéma nécessairement didactique (et donc un peu raide) de l'engrenage social.

Mais à cette pente appuyée, le cinéaste oppose une forme de résistance : la temporalité ouverte de la vie et de ses moments particuliers. A savoir la possibilité, pour les personnages, d'accéder à une forme de quotidienneté : border ses enfants, leur chanter une berceuse, déguster un bon repas, retrouver une femme aimée, passer la nuit dans ses bras... Le film regorge de ces instants magnifiques (la scène merveilleuse de l'anniversaire de Carole), dont la banalité n'est si bouleversante que parce qu'elle est conquise, disputée au malheur. Du temps libre, purement gratuit, que n'importe quelle démonstration sociale aurait cherché à gommer. Haroun les privilégie et prouve par là même sa qualité de grand cinéaste.

Un récit affectif

La mise en scène, pudique et patiente, contribue à ouvrir de telles brèches au cœur du récit, en laissant les plans respirer, en ouvrant le champ autour des comédiens - montrant aussi la périphérie rugueuse d'un Paris inaccessible. Rien n'est moins cadencé, moins déterministe et plus ouvert que cette approche, soucieuse de ne pas contraindre les corps (souvent filmés « en pied »). Haroun n'en oublie pas pour autant les visages, auxquels il accorde des gros plans, rares et précieux, d'une douceur humaine infinie. Car derrière le drame des réfugiés se cache également un récit affectif : celui d'une famille qui parvient à se recomposer, même temporairement, par-delà les accidents du deuil et de la clandestinité.

Que cette histoire débouche, lors d'un final bouleversant, sur les dunes désolées de la « jungle » de Calais, alors démantelée, et le fil amoureux est soudain suspendu par la sidération devant l'étendue d'un désastre plus vaste, dont le vide vertigineux est peut-être le signe ultime de notre époque.

Par Mathieu Macheret

https://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/01/31/une-saison-en-france-dix-mois-pour-prendre-racine_5249538_3476.html

